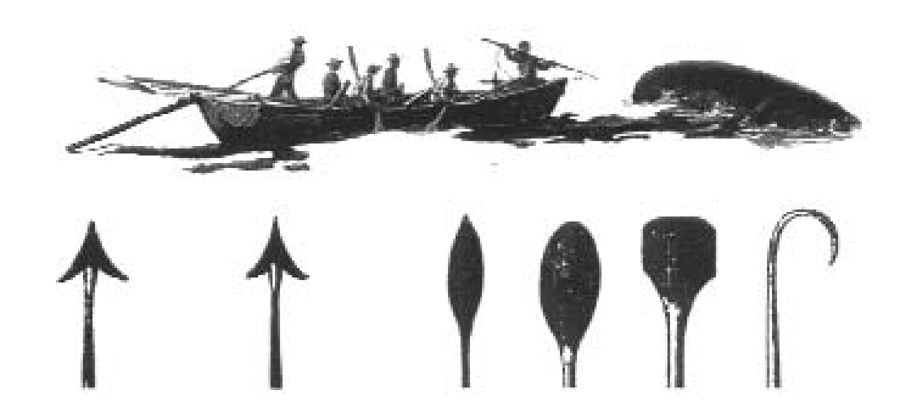
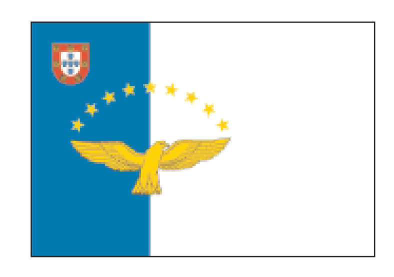
Les derniers chasseurs de cachalots en Atlantique Nord



Claude Paquet



Les derniers chasseurs de cachalots en Atlantique Nord.

Claude Paquet
cpqt@hotmail.com



« Un grand nombre de baleinières proviennent des Açores où les navires de Nantucket jettent l'ancre pour contempler les équipages avec les solides paysans de ces îles rocheuses… on ne sait pourquoi, mais c'est parmi les insulaires que sont recrutés les meilleurs baleiniers.»

(Hermann Melville, Moby Dick, 1851)

Six heures du matin, l'aurore pointe, je sillonne le quai. Deux hommes font le même trajet en sens inverse, on se croise. Les bomdia rituels sont échangés avec le sourire. Seul les chiens semblent véritablement actifs en cherchant inlassablement leur nourriture le museau entre les pattes.

Sept heures, le soleil se lève à l'horizon. Nous sommes maintenant plus de dix à faire les cent pas en discutant calmement. Un homme barbe blanche hirsute sur un visage buriné me scrute de ses yeux profondément verts. Soudain, un pétard explose. C'est l'euphorie générale, on se tape dans le dos, on se serre les mains, c'est presque la fête. Il y aura une chasse aux cachalots ce matin. La vigie en a repéré un à quelques kilomètres des côtes. La baleinière à voile est mise à l'eau. C'est l'exubérance, sauf pour moi, j'attends toujours.

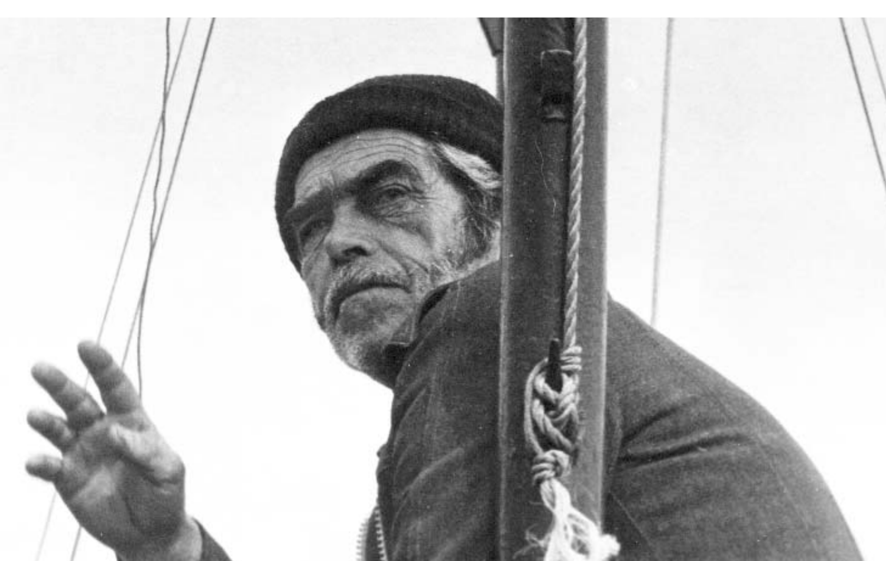
Le vieux mal rasé, impassible, me regarde en tirant une dernière bouffée de son éternel mégot. Ici, c'est l'homme le plus respecté, on l'appelle le «*mestre*», le maître. Plus de quarante années d'expérience de chasse. On attend plus que lui dans la barque. Posant une main sur la coque, il fait de l'autre un signe de la croix, me regarde à nouveau et hoche la tête en signe d'approbation; je participerai donc moi aussi à la chasse.

J'embarque en m'effondrant de nervosité dans le fond de la baleinière à moteur qui nous conduira à près d'un demi-kilomètre du cachalot. Un silence presque méditatif s'est maintenant installé, dorénavant le geste sera langage. Nous quittons le port de Horta, chef-lieu de l'île de Faial dans l'archipel des Açores, groupe d'îles perdues dans l'Atlantique Nord, presque le centre du monde. Ces îles de basalte volcanique sont un sortilège de la nature tellement tout y est imprégné de mystères; des escales magiques où la vie s'est maintenue dans la pureté ancestrale des traditions et où la nature a gardé tous ses enchantements.

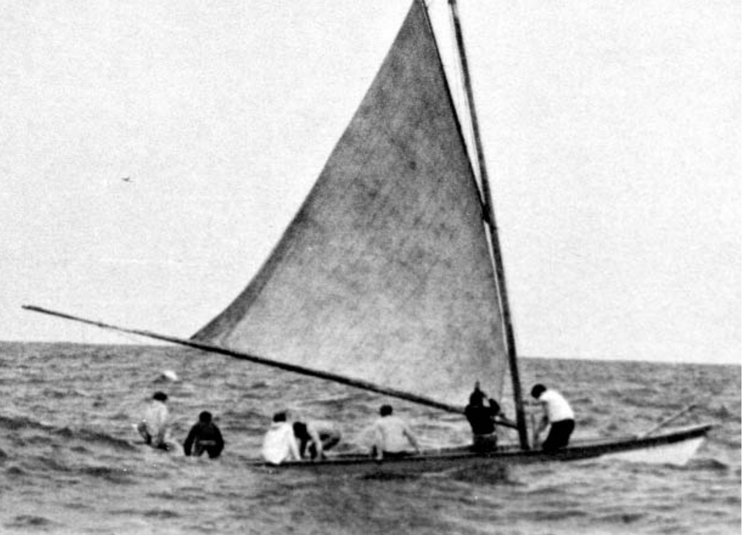


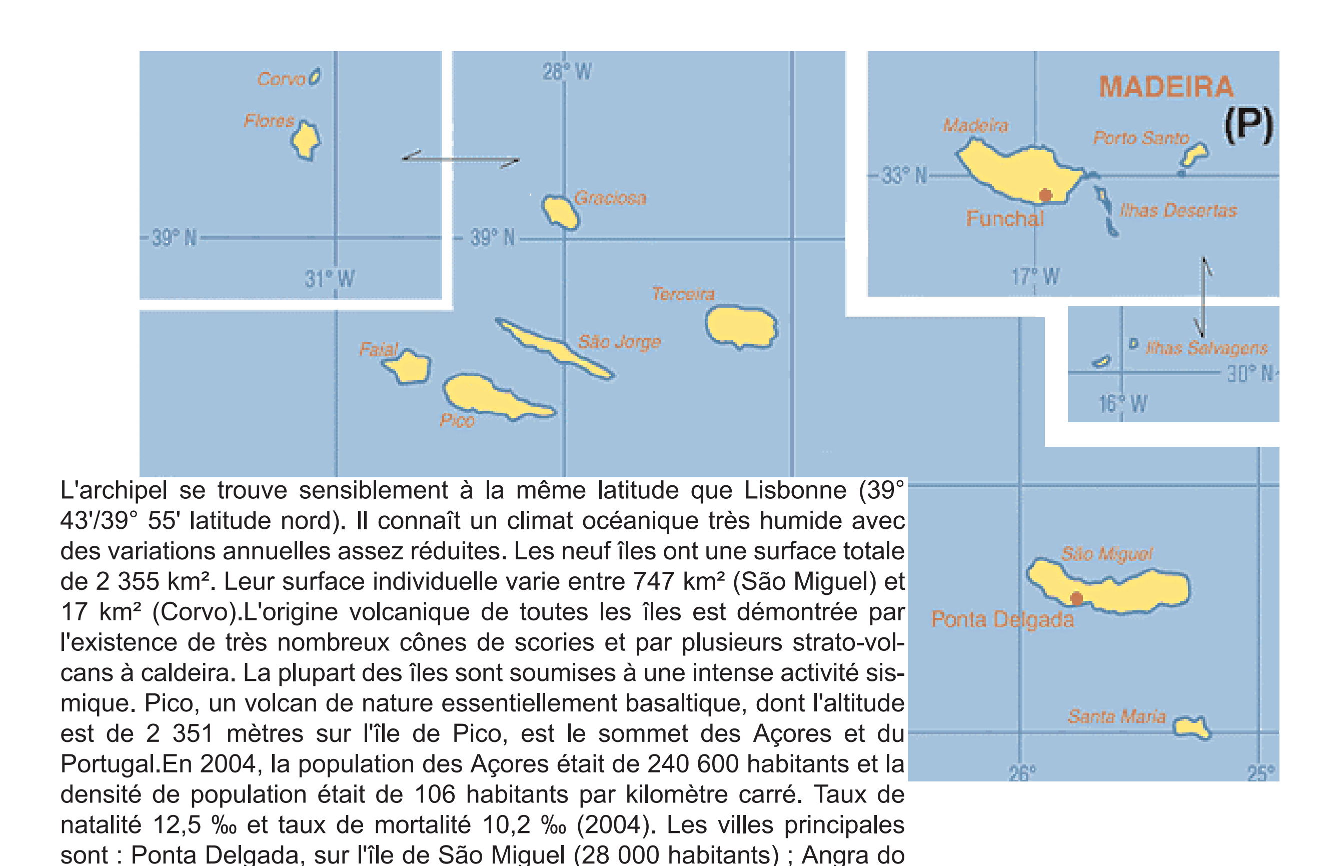
Depuis 1832, les Açoriens ont toujours chassé le grand cachalot selon la même méthode, celle apprise des Basques et qui ressemble beaucoup plus à une course qu'à une chasse. Il faut rattraper le cachalot en se faufilant entre les lames et les vagues déferlantes de l'Atlantique Nord, lever le mât à bout de bras, hisser la voile, s'en approcher sans bruit, darder le cachalot dans les poumons et se laisser traîner et ballotter par le monstre, véritable rodéo aquatique, jusqu'à l'épuisement complet. Et surtout devancer les autres baleinières des autres îles, elles aussi à la poursuite du cétacé. Chasse donc très différente de celles exercées par les baleiniers-usines japonais, norvégiens et russes qui, grâce à la technologie de pointe, monopolisent presque complètement cette industrie pourtant sous embargo.

Historiquement, la chasse à la baleine aux Açores débute en 1760. Elle fut introduite par les Américains qui apprirent la technique des Indiens Nattick. En un an, l'archipel des Açores devinrent la plus importante base d'escale, de ravitaillement et territoire de chasse pour plus d'une soixantaine de baleiniers à la recherche des cétacés. À cause du monopole des étrangers, la chasse aux cachalots n'a jamais été vraiment profitable aux îliens. Ne pouvant rivaliser contre cette armada de chasse, les Açoriens ont donc développé un type d'embarcation plus économique.



En 1894, un habitant de l'île de Pico, nommé Marchello construit le premier bateau de chasse typique de l'archipel, un chef d'œuvre qui allie l'esthétique à l'utilitaire. « C'est l'engin aquatique le plus parfait qui ait pris la mer » écrit l'océanographe Robert Clarke. De dix à douze mètres de long, avec voilure aurique et foc, la baleinière açorienne peut être manœuvrée à l'aviron. Il s'agit d'un véritable tour de force car celui-ci fait cinq mètres. Sept hommes prennent place à bord dont le «mestre» à l'arrière qui a pour tâche la conduite du bateau et le contrôle de la ligne tandis le rameur de tête tient aussi le rôle de harponneur. Courts et massifs comme des blocs de ciment, ces chasseurs sont les derniers témoins vivants d'une époque fantastique qui a servi de trame au célèbre *Moby Dick* de Hermann Melville.





L'archipel se trouve sensiblement à la même latitude que Lisbonne (39° 43'/39° 55' latitude nord). Il connaît un climat océanique très humide avec des variations annuelles assez réduites. Les neuf îles ont une surface totale de 2 355 km². Leur surface individuelle varie entre 747 km² (São Miguel) et 17 km² (Corvo).L'origine volcanique de toutes les îles est démontrée par l'existence de très nombreux cônes de scories et par plusieurs strato-volcans à caldeira. La plupart des îles sont soumises à une intense activité sismique. Pico, un volcan de nature essentiellement basaltique, dont l'altitude est de 2 351 mètres sur l'île de Pico, est le sommet des Açores et du Portugal.En 2004, la population des Açores était de 240 600 habitants et la densité de population était de 106 habitants par kilomètre carré. Taux de natalité 12,5 ‰ et taux de mortalité 10,2 ‰ (2004). Les villes principales sont : Ponta Delgada, sur l'île de São Miguel (28 000 habitants) ; Angra do Heroismo, sur l'île de Terceira (21 000 habitants) ; Horta, sur l'île de Faial (9 500 habitants).Les neuf îles sont réparties en trois groupes :Le groupe est de São Miguel et Santa Maria. Le groupe central de Terceira, Graciosa, São Jorge, Pico et Faial. Le groupe ouest de Flores et Corvo.

Le scénario d'une chasse est toujours le même. L'été venu, des vigies s'installent dans des postes de guet le long de la côte et scrutent l'océan pour y repérer l'arrivée d'un banc de cachalots. Ces guetteurs possèdent une acuité visuelle inouïe et sont pour la plupart d'ex-chasseurs expérimentés. Ils peuvent, de leur poste de vigie, repérer le jet d'eau des cétacés à près de trente kilomètres par temps clair et peuvent même déterminer la grosseur de l'espèce d'après le volume d'eau de cette fontaine. Sitôt qu'une baleine est localisée, la vigie lance des pétards comme pour un jour de fête pour avertir les villageois. Les chasseurs se précipitent dans leur baleinière remorquée par une «lancha», vedette à moteur, jusqu'à la zone de chasse. Les deux seules innovations modernes introduites furent la vedette à moteur et le radio téléphone.À quelques 300 mètres de l'animal, la voile est hissée, la chasse commence entre les montagnes russes de l'océan Atlantique. Debout à la proue du bateau, le harponneur fébrile attend le bon angle pour lancer son javelot long de cinq à six pieds avec pointe triangulaire. Le cachalot blessé plonge à une vitesse si effarante que l'on doit



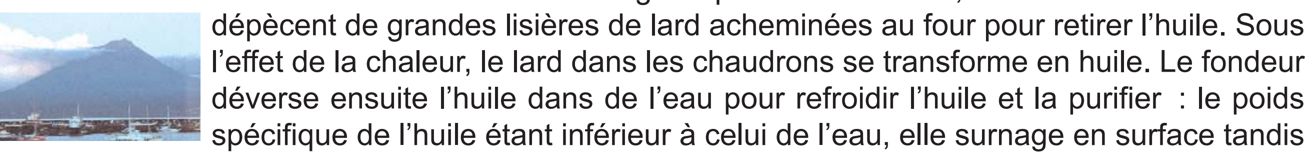






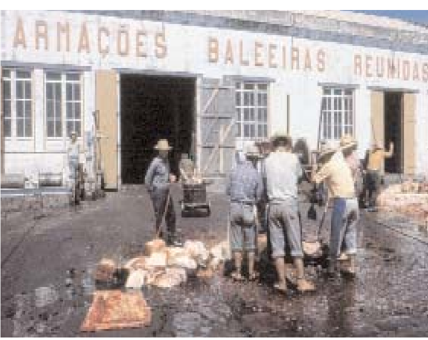
arroser le cordage pour qu'il ne s'enflamme pas. Un combat incertain d'une dizaine d'heures vient de s'engager. S'il y a plusieurs victoires, il y a aussi autant de défaites. Parfois, le cachalot plus rusé plonge avant le lancé du harpon et disparaît dans les profondeurs abyssales de l'océan. Une autre fois, la corde devra être coupée après huit heures de lutte sur ordre du capitaine car le harpon n'a pas perforé le poumon du cétacé. Souvent on revient au port exténué et bredouille sous le regard des femmes inquiètes qui attendent de voir leur mari ou leurs fils toucher terre sains et saufs.

Le corps du cétacé est remorqué par la vedette à moteur jusqu'à l'usine *Armacoes Baleeiras Reunidas Ltd.* sur l'île de Pico. Armés de longue spatule tranchante, les bouchers de la mer



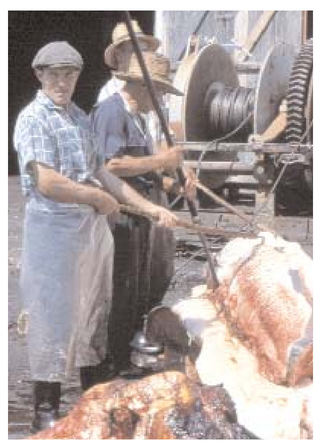
dépècent de grandes lisières de lard acheminées au four pour retirer l'huile. Sous l'effet de la chaleur, le lard dans les chaudrons se transforme en huile. Le fondeur déverse ensuite l'huile dans de l'eau pour refroidir l'huile et la purifier : le poids spécifique de l'huile étant inférieur à celui de l'eau, elle surnage en surface tandis que les impuretés coulent au fond. Elle est ensuite coulée dans un tamis puis mise en barriques. D'autres ouvriers travaillent à désarticuler la mâchoire supérieure des baleines porteuses des fanons ou recueillent les dents en ivoire du cachalot.













La nuit tombe, le café s'anime. La chasse de la journée est décortiquée de long en large et chacun y va de ses commentaires. Une vapeur d'«aguardiente» parfume l'air. À huit heures, on discute ferme, à dix heures, on tombe comme des mouches sous l'effet cet insecticide liquide. Et c'est tant mieux, on ne peut pas vivre avec l'idée de la mort vingt-quatre heures par jour. Alors, il faut oublier le danger, oublier les cent vingt amis morts en chasse depuis le début. Oublier que demain ça recommencera… peut-être.

(reportage publié dans le journal Le Devoir de Montréal le 13 mars 1981)



Des cétacés et des hommes.



La chasse à la baleine et les produits dérivés tirés de la chair, de la graisse, des os sont au cœur de notre histoire. Au début la chasse en mer était surtout le propre des Inuit et reposait sur cinq espèces: la baleine, le narval, le béluga, le morse et le loup-marin. Les Inuit restaient le long la côte pour chasser le loup-marin et la baleine dont ils avaient un besoin absolu. La chair crue de loup-marin et de morse leurs était indispensable pour se nourrir eux-mêmes et pour alimenter leurs meutes de chiens; la peau pour confectionner leurs longs kayaks et des bottes étanches, des lanières et des attelages. De la baleine, ils utilisaient, en plus de l'huile et de la chair, les solides ossements dans lesquels ils taillaient des semelles pour les patins de leur traîneau à chiens. L'ossature imposante des baleines servait de charpente aux maisons et les fanons étaient utilisés dans la fabrication des filets de pêche et des arcs et flèches.



Entre le XII et le XIVe siècle, Les Basques pratiquaient la chasse à la baleine le long de la côte entre Bayonne et Bilbao. Biarritz en sera pendant trois siècles le plus important port des baleiniers basques. Encouragés par leurs succès et l'augmentation de l'offre et de la demande, les Basques commencèrent à poursuivre les baleines en haute mer. Ils voguèrent ainsi vers le nord en remontant les côtes de l'Europe pour atteindre l'Islande en 1412 (Ruspoli). En contact avec les insulaires vikings et leurs sagas, ils apprirent sûrement l'existence d'une terre mythique, *Vinland* où les baleines allaient se réfugier. De l'Islande à l'Amérique il n'y qu'un pas facilement franchissable pour ces marins aguerris. Selon les données historiquement reconnues, les Vikings (Norois) sont partis de Scandinavie au IXe siècle vers l'Islande et le Groenland et ont par la suite poursuivi leurs explorations vers l'ouest pour atteindre la côte du Labrador et l'Île de Terre-Neuve. Pour l'instant et jusqu'à preuve du contraire, le *Helluland* serait la Terre de Baffin et le *Markland*, le Labrador. La Terre de Baffin fournissait l'oiseau le plus prisé pour la fauconnerie, c'est à dire le faucon blanc tandis que le Labrador fournissait le bois dont ils avaient besoin. *Vinland* serait situé à l'Anse-aux-Meadows *(Terre-Neuve)* où Leif Eriksson, fils du célèbre Eric le Rouge, aurait fondé, vers l'an 1000, une petite colonie de commerce appelée *Leifsbudir*, en plein cœur d'une région reconnue prolifique en baleines et morues.

Certains historiens pensent que les Basques, après les Vikings auraient eux aussi «découvert» l'Amérique avant Christophe Colomb et aurait gardé secret cette découverte voulant protéger leur monopole de pêche à la morue et de chasse à la baleine. Les marins basques n'étaient ni des explorateurs au service de l'État, ni des colonisateurs mais des pêcheurs engagés dans une activité commerciale d'où l'importance de garder le secret sur les routes maritimes prospères. (Jean-Pierre Proulx,1986)

Vers 1526, plusieurs douzaines de navires quittent le Pays basque pour aller chasser les baleines dans le golfe et l'estuaire du Saint-Laurent au moment de leur migration entre juin et août. Sur la

côte du Labrador et Terre neuve, vers le détroit de Belle-Isle, les archéologues ont mis à jour des vestiges démontrant la présence des fours basques pour le traitement de l'huile de la «ballaine». Poursuivant leur exploration de la côte nord du Saint-Laurent, les Basques venaient chasser la baleine dans les eaux de l'archipel Mingan,dès 1550. Le comte de Puyjalon nota, à la fin du XIXe siècle, dans son journal, les structures de maçonnerie tandis que des fouilles archéologiques entreprises par René Lévesque dans les années 1970 confirmèrent l'utilisation d'un four à l'île Nue et à l'île du Havre de Mingan par les Basques. L'île aux Basques sur la rive sud du grand fleuve devint entre 1580 et 1860 le plus important centre de traitement d'huile de baleine et de loup-marin. L'île aux Basques sur la rive sud formait, avec Les Escoumains et Tadoussac à l'embouchure du Saguenay sur la côte nord, le triangle maritime de chasse à la baleine le plus prolifique à l'intérieur des côtes canadiennes.

Alors que les Normands, les Bretons et les Rochelois avaient des vaisseaux de 50 à 100 tonneaux, les Basques utilisaient des caravelles de 200 à 400 tonneaux montées par des équipages de 40 à 70 hommes. À son bord, entre trois et six chaloupes de pêche (morue) ou baleinières de vingt ou trente pieds de longueur, à fond plat et à bords évasés, servaient au travail de l'équipage. La technique ancestrale qu'ils ont développé a perduré jusqu'en 1980. Une fois, le cétacé repéré, la baleinière, 8m,30c de long par 1m,80c de large et son équipage : cinq rameurs, un timonier et un harponneur, se dirige à voile vers la proie. À 200 mètres de l'animal, on abaisse la voile et les rameurs prennent la relève jusqu'à ce que le harponneur puisse s'exécuter. Après le premier coup qui transperce le poumon, un deuxième harpon est lancé avec une bouée qui ralentit la plongée et fatigue l'animal. A chaque remontée, la baleine est frappée de nouveau avec des dards et des javelots jusqu'à mort s'ensuive. Ramenée à terre, la baleine est dépecée et le lard placé dans un four où l'on recueille la graisse fondue puis on la coule dans un tamis fin et l'on met l'huile en barriques. (Bélanger, 1971)

En plus de construire des fourneaux pour la préparation de l'huile, ils y dressaient des échafauds pour le séchage de la morue par exposition au soleil. Les Basques sont parmi les premiers à échanger des produits manufacturés en retour de fourrures que réclamaient de plus en plus les chapeliers français. Pour ce faire, ils transportent d'Europe des centaines d'objets en métal : couteaux, haches, marmites mais aussi perles de verre et vêtements. Au début, les Basques traitaient cordialement avec les Esquimaux. Mais en 1610, l'enlèvement de la femme d'un chef esquimau, comme pour la guerre de Troie, mit le feu aux poudres. Pendant tout le siècle, les Basques durent se protéger et armer les navires contre l'incursion des Esquimaux. Par contre, les relations restèrent amicales avec les Amérindiens quoique le Père Lejeune rapporte qu'un jeune Basque fut mangé par ces derniers durant une famine. Ensuite vers 1636, la guerre entre l'Espagne et la France amène la réquisition des navires et des équipages basques. Les Hollandais en profitent pour engager des Basques pour apprendre l'art de chasser la baleine. En quelques années seulement la puissante *Noordsche Companie* d'Hollande détient le monopole de la chasse au Groenland et au Spitsberg. Amsterdam devient le plus important marché européen d'huile et de fanons de baleines.

En 1685, le Pays basque ne compte plus que 721 marins d'expérience, l'effectif de 18 navires seulement. Ensuite vers 1700, la majorité des Basques et autres baleiniers délaissent le golfe Saint-Laurent et suivent les troupeaux de baleines maintenant concentrés au Groenland. (Frenette, 1996; Bélanger, 1971). Par la suite, les baleiniers suivirent les routes tracées par les baleines dans leur périple migratoire, ce qui fit dire à Yvan T Sanderson : en suivant la baleine, les Occidentaux ont découvert et conquis la planète.

Vers 1688, des envoyés du Roi d'Angleterre venus en Amérique pour étudier les conditions économiques des colonies américaines recommandent, suite au déclin des populations de castors et autres animaux à fourrures trop exploitées, de faire de la chasse à la baleine le moteur économique des États de la Côte Est. L'huile de baleine était en effet la seule source d'énergie disponible pour l'éclairage des maisons et des villes américaines alors en pleine expansion. En 1748, la chasse à la baleine et le commerce de l'huile devinrent un puissant facteur de croissance économique américain et le cœur de cette entreprise florissante était situé à Nantucket, île au large de Cape Cod qui inspira à Herman Melville son célèbre *Moby Dick* (Williams, 1988) Les chasseurs américains aimaient se confronter au tyran des mers qu'était le cachalot décrit par la secte religieuse des Quakers, comme étant le Léviathan diabolique de la Bible. Pourtant ce grand diable possédait, pour son plus grand malheur, des richesses inédites comme des dents en ivoire, de l'ambre gris très recherché par les parfumeurs et le spermaceti ou le blanc de baleine, également convoité par les fabricants de chandelles. (Cazeils, 2000) En effet, le blanc de baleine donne une belle flamme la plus claire et lumineuse de toutes et sa renommée fit le tour du globe en un temps record tandis que l'industrie des cosmétiques découvrait l'arôme musqué de l'ambre gris des cachalots et surtout son énorme pouvoir de fixation des essences naturelles.

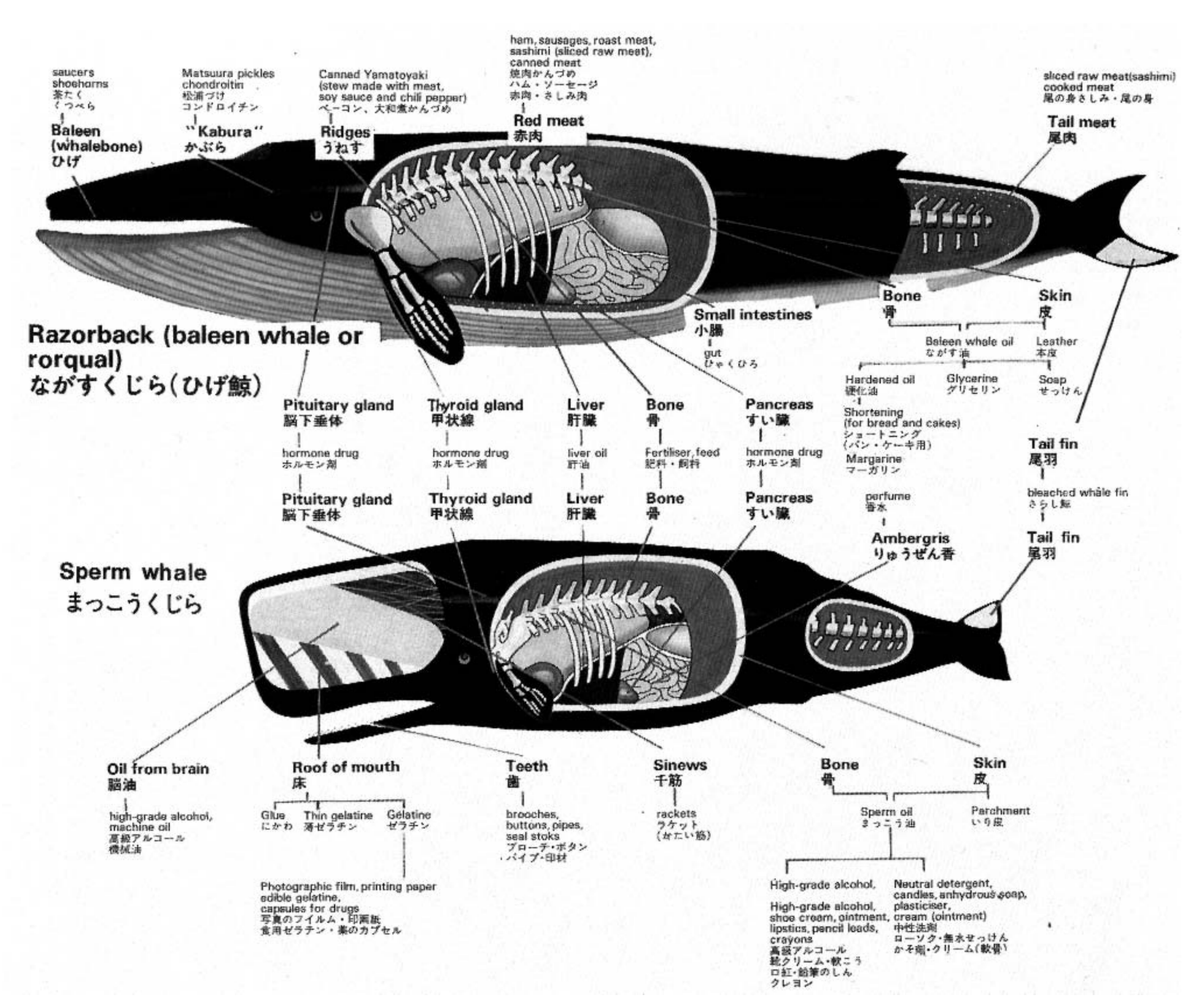
La baleine devenait très recherchée au fur et à mesure que les industriels développaient de nouveaux produits commerciaux. La guerre opposant la Hollande à l'Angleterre vers 1780 porta un coup fatal à l'industrie baleinière des deux pays et permit aux Américains d'en prendre à son tour le contrôle. Les grands négociants d'huile profitèrent largement des innovations mises sur le marché par les commerçants. Vers 1850, la flotte baleinière employait plus de 70 000 hommes. La grande période de la chasse à la baleine pendant laquelle 80% des animaux furent capturés par des baleiniers américains, a pris fin vers 1900. (McHugh, 1974)

La graisse de baleine servait de condiments et était utilisée pour les fritures. Le foie et la langue étaient les plus aimés et se mangeaient rôtis. La chair servait de nourriture pour animaux. L'huile faisait un bon lubrifiant pour les mécanismes horlogers et autres moteurs, en plus de faire un excellent savon et autres produits dont les rouges à lèvres et autres cosmétiques, la nitroglycérine, les pigments de peintures, les encres à imprimer, les insecticides, les vernis, la cire, l'antigel, huile à transmission, la gélatine. Les os, le cuir et surtout les fanons servent aussi à fabriquer une foule d'objets divers; le pénis de baleine, faisant 5 à 6 pieds, était transformé en sac de golf. Si bien que l'on peut parler jadis d'une ère de la baleine identique à celle aujourd'hui du pétrole, où des empires se sont formés sur son dos. Pensons aux compagnies de bougies, fabricants de musc, de médicaments, de parapluies, de brosses, de corsets, de boutons et plus artistiquement, les sculpteurs d'ivoire de cachalots et tailleurs de cornes.



À ce chapitre par contre, le Japon fait exception. Tandis qu'en Occident, malgré plusieurs campagnes promotionnelles la viande de baleine est fort peu consommée en Europe et en Amérique, sauf en cas de pénurie de viande de bœuf comme en Angleterre en 1947. Seule la compagnie norvégienne *Kosmos* réussit à créer un marché pour la viande de baleine sous forme d'aliments pour animaux. On exterminait la baleine bleue pour nourrir des chiens et des chats. Il en est autrement au Japon où les habitudes culinaires axées sur les produits de la mer confèrent à la viande de baleine un statut alimentaire unique et grandement apprécié qui remplace la consommation de bœuf.

Toutes les parties de la baleine sont utilisées et consommées, les Japonais ne gaspillent rien. L'*onomi*, viande délicieuse de la base de la queue est principalement utilisé dans le *sashimi* émincé et mangé cru. L'*akaniku,* viande rouge du dos et du ventre est utilisée en grillades ou transformé en jambon et en saucisses mélangé avec le *munaniku* (poitrine) et l'*aburasunoko* (nageoires) L'*une* et le *sunoko*, viande et graisse des sillons entre la mâchoire et le ventre forment le bacon de baleine. Les acides gras de l'huile forme la margarine. Enfin, le *kohige* (gencive), le *fukiwata* (poumon), le *kyakuhiro* (intestin grêle), le *mamawata* (rein), le *takeri* (pénis) et le *kaburabone* (cartilage du nez) sont des morceaux et mets de choix . (Itabashi, 1986)



Ironie de l’histoire, c’est la découverte du pétrole en 1851 qui sauva la baleine de l’extinction complète. Remplaçant progressivement l’huile de baleine comme combustible, le pétrole, principalement le kérosène, ouvrit une nouvelle ère. Les prix de l’huile de baleine chutèrent tandis que les coûts d’exploitation augmentèrent. Un à un, les baleiniers furent affectés à d’autres commerces ou tout simplement mis au rancart. La renaissance de la chasse au XXe siècle correspond à l’invention du canon lance-harpons et de la tête explosive par le Norvégien Swend Foyn et surtout à l’apparition en 1925 des navires-usines avec rampe inclinée à l’arrière qui permirent l’expansion des grandes odyssées maritimes dans toutes les mers arctiques et antarctiques. Un tel navire-usine pouvait traiter plus de 2000 baleines en une seule campagne de pêche. À partir de ce jour la Norvège devint un joueur important et en quelques années, établit des stations de chasse dans le monde entier. Dès 1913, le docteur Charcot sonne l’alarme et dénonce publiquement le carnage éhonté des cétacés et demande qu’une entente internationale soit rapidement signée pour assurer la protections des jeunes baleineaux et instituer des zones de protection. (Cazeils, 2000)

L’expérience de la première guerre mondiale a démontré que l’approvisionnement en corps gras fut le talon d’Achille de l’Allemagne. Hitler comprit la leçon et annonça en 1933 son intention de construire une flotte baleinière. Toutes les boulangeries et les restaurants furent contraints en 1935 d’utiliser de la margarine contenant de l’huile de baleine. Ce décret montra clairement que l’Allemagne nazie mettait sur pied une économie de guerre.

Pendant la seconde guerre mondiale, les besoins en huile de baleine s’accrurent énormément non seulement pour compenser la pénurie de graisses végétales mais surtout parce que l’huile de baleine est indispensable à la fabrication de la nitroglycérine explosive dans l’industrie de l’armement. En 1938, année record, 55 000 cétacés sont tués. Devant l’hécatombe annoncée une Commission baleinière internationale voit le jour en 1946, il s’agit en fait d’un club de baleiniers qui vise à reconstruire l’industrie baleinière gravement touchée par la Seconde Guerre mondiale. Pendant des années, cette Commission ignora l’avis de ses propres conseillers scientifiques sur les risques de disparition des baleines tandis que des pays comme l’Islande, la Norvège, l’Union soviétique et le Japon ignoraient les sanctions anodines décrétées par une organisation sans pouvoir. Il faudra attendre 1986 sous la pression des gouvernements de plus en plus concernés parce leur population mieux informée pour qu’un moratoire interdise la chasse commerciale des grands cétacés.

Dès le départ la Commission fut influencée par des considérations économiques plutôt que par les exigences de conservation de l’espèce réclamée par les écologistes. Dix-neuf pays y adhèrent, établisent des quotas mais sont incapables de les faire respecter. Aujourd’hui, certains pays comme la Norvège et le Japon tentent de contourner le moratoire contre la chasse commerciale de la baleine sous prétexte d’études et recherches scientifiques alors qu’en réalité il s’agit d’une chasse commerciale déguisée. Le combat pour le survie des cétacés est loin d’être terminé. Le 17 octobre 2006, l’Islande annonça son intention de reprendre la chasse commerciale de la baleine et quelques jours plus tard, une première baleine est tuée et dépecée. Tout est à recommencer.

Les baleines sont pour nous le symbole du monde sauvage. Pourtant les cétacés, dauphins, épaulards, marsouins, bélugas, cachalots et baleines sont des êtres «civilisés» qui connaissent le chant, la musique et communiquent entre eux avec un langage développé pour ne pas dire sophistiqué.

Et pourtant, nous envisageons plus volontiers l'existence d'êtres intelligents sur d'autres planètes et galaxies que sur notre propre planète. Combien d'écrivains de science-fiction ont élaboré des histoires de mondes parallèles et de civilisations galactiques sans jamais se douter qu'un tel scénario se déroulait en ce moment sur terre ?

«Peux-être devrions-nous maintenant établir une nouvelle catégorie d'animaux, complètement séparés de l'homme, mais à qui on accorderait intelligence, organisation sociale et une conscience comparable à celle de l'homme. Si nous avions assez d'humilité pour accepter cette possibilité, peut-être découvrions-nous que nous sommes à l'aube d'une ère nouvelle de compréhension de la vie.» (Horace Dobbs, 1977)



Les cétacés sont présents dans toutes les légendes des différentes civilisations humaines. Pour les Inuits, le mâle symbolise la virilité sexuelle et la femelle, la mère nourricière et protectrice. Chez les Grecs de l'Antiquité, la légende raconte que les cétacés étaient des messagers en relation directe avec les dieux et personnifiaient la vertu, l'amour des hommes et la joie de vivre. Pline l'Ancien, savant romain, inscrit cette relation entre les hommes et les dauphins sous le signe de l'amitié et de la fidélité. Les peuples polynésiens vénèrent aussi les dauphins car c'est eux qui les ont guidés sur l'immensité de l'océan Pacifique vers les îles fertiles et qui sauvèrent les navigateurs maoris de la noyade lors d'un cyclone en les transportant sur leur dos jusqu'au rivage de la Nouvelle-Zélande. Autant chez les Indiens du Canada que chez les Incas du Pérou, la force et le courage de l'orque ou épaulard sont soulignés dans plusieurs mythologies. Une légende nootka, Indiens de la Colombie-Britannique, veut qu'un loup blanc, doté de pouvoirs surnaturels, se soit transformé en orque. Depuis ce jour, les épaulards sont tachés de blanc et se déplacent en meutes comme les loups. Dans la tradition islamique, la baleine est l'être qui supporte la terre flottant sur les eaux et sur laquelle repose la création du monde. Lorsqu'elle bouge, ses mouvements provoquent les tremblements de terre. (Baleines et Dauphins, Éditions Elsa, 1998)

Bibliographie.

BÉLANGER René (Mgr), Les Basques dans l'estuaire du Saint-Laurent, Presses de l'Université du Québec, Montréal, 1971.

CAZEILS Nelson, Dix siècles de pêches à la baleine, Éditions Ouest-France, Rennes, 2000

DOBBS Horace, Suivez un dauphin sauvage, Éditions Souvenir Press, Londres, 1977

FRENETTE Pierre, Histoire de la Côte-Nord, Les Presses de l'Université Laval, Québec,1996

ITABASHI Morikuni, La viande de baleine comme aliment, brève perspective, Édition Japan Whaling Association, Tokyo, 1986

MCHUGH, J.L., Le Problème des baleines, Le rôle et l'histoire de la Commission baleinière internationale, Éditions William E. Schevill, Harvard University Press, Cambridge, 1974

PROULX Jean-Pierre, La pêche à la baleine dans l'Atlantique Nord, Éditions Parcs-Canada, Ottawa, 1986

SANDERSON Yvan T, Suivez la baleine, Éditions Cassel, Londres, 1958

WILLIAMS Heathcote, Des baleines, Éditions Aubier, Paris 1988

* Toutes les photos sont de l'auteur © Claude Paquet

Illustration drapeau açorien et armoirie de l'archipel des Açores page 1 : © Pascal Gross
Illustration page 5 : © Diana Mac Intyre - Elsa Éditions
Illustration page 6 : Musée de la civilisation de Québec - Elsa Éditions
Illustration page 9 : Japan Whaling Association
Illustration page 11 : inconnu - Elsa Éditions

Le texte et les photos de l'auteur sont libres de droit pour toutes utilisations éducatives ou didactiques sauf à des fins commerciales qui requièrent une autorisation de l'auteur. Toute utilisation doit porter impérativement la mention suivante : PAQUET Claude, Les derniers chasseurs de cachalots en Atlantique Nord, www.lulu.com, 2006